

Sainte Colette.

La séraphique et admirable Colette, qui rétablit l'ordre de saint François dans sa ferveur primitive, aimait du plus tendre amour sainte Anne, mère de la très-sainte Vierge ; elle la vénérât avec une piété extraordinaire, et elle en reçut les grâces les plus signalées et les dons les plus précieux. Un jour que cette vierge la priaît de lui obtenir une plus grande plénitude de vertu, elle fut aussitôt ravie en esprit, elle vit sainte Anne, une coupe d'or à la main, parcourir tous les rangs des élus, demander à tous les bienheureux une aumône spirituelle, et les engager même à cet acte de miséricorde. A son invitation, tous les saints jetèrent une pièce d'or dans sa coupe. Alors, tenant toujours sa coupe remplie de ces pièces d'or, elle s'avança auprès du trône de Dieu, et en fit avec joie hommage à Celui qui vit et règne dans les siècles des siècles.

Elle donnait ainsi à entendre qu'elle était disposée à solliciter des grâces non seulement en faveur de sa servante Colette, mais encore en faveur de tous ses serviteurs, et qu'elle s'empressait, après les avoir obtenues, d'en remercier pour eux l'Auteur de tout don.

Sainte Colette parvint, avec l'assistance de sainte Anne, au faite de toutes les vertus; *fondée et enracinée* dans la charité, elle dirigea tous ses efforts à embraser les cœurs de l'amour de Notre-Seigneur et de sainte Anne. Ses fruits dans les âmes furent merveilleux; elle fonda elle-même dix-sept couvents. Sa très-sainte patronne lui obtint en outre le don des miracles : on cite cinq morts ressuscités par ses prières. Enfin, arrivée à l'heureux terme de sa vie, elle s'éteignit dans un doux repos, et alla glorieusement régner au ciel avec son aimable protectrice (1).

(1) Voir les continuateurs de Bollandus, 26 juillet, page 267.

**Le Vénérable Père Louis du Pont, de la Compagnie
de Jésus.**

Le vénérable Louis du Pont, un des hommes les plus versés dans les voies intérieures que l'Espagne ait produits, avait sucé avec le lait la dévotion à sainte Anne, et en avait respiré dans sa famille le plus pur parfum. Il fut redevable à cette bonne Mère d'une infinité de grâces : elle et son très-saint Epoux le traitèrent comme un fils bien-aimé et l'admirent dans leur familiarité.

« Ce Père avait coutume, en récitant son cha-
» pelet, de s'unir à la seconde dizaine aux saints
» Patriarches, et d'invoquer spécialement saint
» Joachim, sainte Anne et saint Joseph.

» Une vision de la vénérable Marine de Esco-
» bar, attestée par elle-même dans l'informa-
» tion faite après la mort du P. Louis du Pont,
» nous donne une idée de l'estime que la Reine

» du ciel professait pour son dévot serviteur et
» des bontés dont ses glorieux parents l'hono-
» raient. »

Marie « vint un jour, sous la forme d'une
» jeune enfant, consoler cette fille, que la souf-
» france retenait sur sa couche. Son père, saint
» Joachim, la portait dans ses bras, sa sainte
» Mère l'accompagnait. Le P. Louis du Pont
» marchait à leur suite, revêtu de ses ornements
» sacerdotaux ; seulement, au lieu de la cha-
» suble, il portait la chape. Les saints parents
» de Marie lui firent d'abord mille caresses en
» présence de l'illustre servante de Dieu ; puis
» Louis se mit à deux genoux, et, avec un pro-
» fond respect, il reçut entre ses bras, des mains
» de saint Joachim, cette très-sainte et très-pure
» Enfant. S'approchant alors de la malade res-
» pectueusement et à genoux, il lui fit baiser les
» pieds de Marie, qu'il remit, aussitôt après cet
» acte de vénération, entre les mains du saint
» Patriarche (1). »

(1) Vie du vénérable Père Louis du Pont, de la compagnie de Jésus, par le Père Cachupin, traduction Castermann, p. 335, 336.

Armelle Nicolas.

Armelle était une humble fille de la Bretagne. Dès qu'elle sut que sainte Anne était la mère de la très-sainte Vierge et l'aïeule de Jésus-Christ, elle se prit d'une tendre dévotion pour elle.

« Comme je sentais en moi, dit-elle, un désir insatiable de gagner les bonnes grâces de l'un et de l'autre, je fus fort inspirée de m'adresser à sainte Anne, comme à celle à qui la Nature et la Grâce donnaient plus de pouvoir auprès d'eux qu'à aucun autre saint ou sainte. Pourvu, pensai-je en moi-même par l'inspiration de l'Esprit-Saint, pourvu que cette grande sainte m'aime, elle me donnera sans doute entrée auprès de sa Fille ; et quand j'aurai accès auprès de l'une et de l'autre, je suis assurée d'arriver à Celui que j'aime, et sans lequel je ne puis vivre. Ceci se passait dans les premiers temps, alors que je n'avais pas encore fait ren-

contre de l'objet de mon amour, et que je brûlais de le posséder. Je m'adressais à toutes les créatures, afin qu'elles me l'enseignassent, mais surtout à cette grande Sainte, lui disant souvent que je ne la laisserais point en repos qu'elle ne m'eût fait trouver Celui que j'aimais. La plus ordinaire situation de mon esprit dans ce temps-là était de me tenir entre sainte Anne et la sainte Vierge, attendant qu'elles voulussent me donner leur béni Enfant, lequel il me semblait voir au milieu d'elles. Mon esprit me fournissait mille prières à leur faire à ce sujet, et je les répétais incessamment dans le fond de mon cœur. »

Le démon, jaloux de l'honneur qu'on rend aux saints et du bien qu'ils font aux hommes, voulut ôter à Armelle la dévotion qu'elle avait à sainte Anne. Il s'efforça de lui en inspirer du dégoût, de l'aversion même, au point qu'un jour, étant en prière devant l'image de la Sainte, elle se sentit portée à proférer contre elle des blasphèmes. Armelle en conçut une extrême affliction ; mais son confesseur lui ayant dit que cela s'était fait contre sa volonté, elle se rassura. Tous les efforts du démon furent sans effet, et

ne servirent, contre son intention, qu'à rendre Armelle plus affectionnée au culte de la glorieuse Mère de Dieu (1).

Ceux qui ont lu la vie de cette pieuse fille de la Bretagne savent à quelles vertus héroïques et à quelle sublime oraison elle parvint sous la conduite d'une si bonne Maitresse.

Cher lecteur, vous n'obtiendrez peut-être pas, par son intercession, des faveurs exceptionnelles, comme ces âmes entièrement vides d'elles-mêmes, et vous ne pouvez sans danger aspirer à ces grâces miraculeuses; mais si vous lui rendez des hommages assidus, vous ne tarderez pas à prendre goût aux choses de Dieu et à mépriser toutes les autres. Sainte Anne réchauffera votre cœur de l'esprit de *grâce* et de *prière* (2), et vous saurez bientôt combien elle est ingénieuse et persévérante dans les soins qu'elle prodigue à ses fils adoptifs.

(1) Vie d'Armelle Nicolas, par l'abbé Busson. Gaume frères, Paris, 1843.

(2) Zacharie.

Sainte Anne, Consolation des Affligés.

Un habitant de la ville de Cologne tomba dans un abattement si grand, une affliction si profonde, qu'il commençait à s'abandonner au désespoir; il lui semblait impossible de jamais sortir d'une telle angoisse. Il reçut d'un pieux Dominicain le conseil d'appeler à son aide sainte Anne, dont les malheureux reçoivent toujours un prompt secours. Sur ses instances, il commença avec beaucoup de ferveur, de larmes et de prières, à implorer son assistance, et ce ne fut pas en vain : à cette furieuse tempête succéda un calme profond, son âme recouvra une sérénité parfaite. Il goûta désormais une paix si grande que son désespoir s'évanouit pour toujours, et qu'il ne put douter de l'accueil fait à sa prière par la très-douce sainte Anne.

Je l'avoue, ajoute l'auteur de ce récit, je préfère de beaucoup ces guérisons de l'âme aux

cures corporelles, que souvent le médecin réussit à opérer à l'aide de son art ; quand le patronage des saints a fermé les plaies de notre cœur, notre gratitude ne doit pas être moindre que si l'on nous avait rendu mille fois l'usage des yeux ou des oreilles. Cet homme ne fut pas ingrat envers sa consolatrice : il fit mouler sa statue en cire et la lui offrit. Elle resta longtemps exposée, et contribua beaucoup à inspirer à un grand nombre de malheureux le culte de cette tendre Mère (1).

Tous les auteurs qui, à des époques diverses, ont recueilli quelques traits de sa protection, rapportent beaucoup de faits semblables. Tous l'affirment : sainte Anne est surtout secourable aux affligés, et ils invitent hardiment les cœurs ulcérés à recourir à sa maternelle pitié. Cher lecteur, quelle que soit votre peine, faites cette heureuse expérience.

(1) Dorlandus, cité par les continuateurs de Boilandus, page 269.

Sainte Anne, Remède des Incurables.

Pierre Van Tomme, de Bottelaere, et demeurant actuellement à Tournai, où il a travaillé dans l'imprimerie de MM. Castermann, fut atteint d'une paralysie complète. Il devint incapable de faire le moindre mouvement et dut recevoir sa nourriture comme un enfant au maillet. Après avoir passé deux ans à l'hôpital et deux ans chez lui dans ce triste état, il éprouva une légère amélioration; un de ses bras et sa jambe droite recouvrèrent un peu de vie et lui laissèrent, à l'aide de deux béquilles, la liberté de faire quelques mouvements. Mais, pour comble de malheur, quatre ans plus tard son état se compliqua d'une grave affection de poitrine, et après deux ans d'un traitement inutile, le médecin la déclara incurable. Ne pouvant sortir de chez lui, ne sachant où trouver un soulagement et une consolation, il se tourna vers sainte

Anne, et forma le projet de faire un pèlerinage à Bottelaere, si elle voulait lui en donner la force. Quoiqu'il eût déjà reçu les derniers sacrements depuis trois semaines, et qu'on n'attendît plus autour de lui que le moment de sa mort, il n'avait pas cessé d'espérer et de nourrir son dessein, fort chimérique au jugement de ses amis ; enfin un jour, plus que jamais pressé intérieurement, il reprend ses béquilles, malgré la résistance et les larmes de sa femme, qui le suit à regret, puis, aidé d'un compagnon charitable, il finit par atteindre la station du chemin de fer. Là se renouvelle encore une scène déchirante : Joséphine Doyen, sa femme, fond en larmes et dit un dernier adieu à celui qu'elle n'espère plus revoir.

Pierre Van Tomme arrive bientôt à Gand. Mais comment parvenir à Bottelaere ? Il met trois jours pour faire ce trajet de deux lieues ! Enfin il peut s'y reposer de ses fatigues le 22 juillet 1857. De ce jour au dimanche suivant il ne prend qu'un peu d'eau et de lait, et il fait ses dispositions pour se rendre à l'église le mardi suivant, afin d'entendre la messe qu'on y célèbre de temps im-

mémorial en l'honneur de sainte Anne, à huit heures du matin. Mais, apprenant le samedi que le lendemain même est la fête de la Sainte, il change de résolution. Il fait donc un nouvel effort le dimanche matin, il reprend ses béquilles, et, à l'aide de son beau-frère, arrive exténué au sanctuaire. A l'aspect de l'image miraculeuse de la sainte, il sent un frisson parcourir ses membres ; à peine s'est-il assis devant elle, que son émotion devient de plus en plus vive, il change visiblement de couleur, son visage se couvre de pâleur, et de fâcheux symptômes font redouter une congestion interne. On l'entoure avec inquiétude, on dégage sa cravate, on s'attend à une catastrophe. Dans ce trouble extraordinaire, Van Tomme, ne pouvant apprécier ce qui se passe en lui, croit lui-même être à sa dernière heure. Cependant, à l'offertoire, il entend une douce voix lui dire : « Marche sans béquilles. » A l'instant il demande à son beau-frère quelle est la personne qui lui parle. Celui-ci lui répond que personne ne lui adresse la parole, et l'engage à prier en silence. Alors Van Tomme, commençant à croire

qu'il venait d'entendre la voix même de sainte Anne, prie cette bonne Mère de vouloir bien lui répéter encore une fois ce qu'il doit faire. De nouveau il entend cette voix suave lui répéter : « Marche sans béquilles. » Van Tomme aussitôt s'approche du trône de sainte Anne, dont il est éloigné de deux ou trois pas seulement, y dépose ses béquilles, retourne à sa place, et, ce qu'il n'avait pu faire depuis dix ans, s'agenouille avec la plus grande facilité. Cet événement miraculeux a eu pour témoins tous ceux qui ce jour-là ont assisté à la messe solennelle, c'est-à-dire autant de fidèles que la grande église de Botte-laere peut en contenir. Tous en ont été vivement frappés, et la plupart émus jusqu'aux larmes. Après la messe, Pierre Van Tomme est appelé à la sacristie, et à peine se trouve-t-il en présence M. Van der Mearen, curé de Sainte-Anne, qu'il s'écrie : Monsieur le curé, je suis guéri ! O Jésus, Marie, comment ai-je pu mériter cette grâce ? Dans l'après-midi il revient à vêpres et au salut ; tous les jours de l'octave il assiste à la messe. Depuis ce jour mémorable, il a marché sans aucune peine, redressé comme

avant sa paralysie. Des milliers de personnes ont pu se convaincre de cette parfaite guérison, et en ont témoigné leur reconnaissance à sainte Anne. Le 4 août au matin, Pierre Van Tomme est parti de Bottelaere entièrement guéri, pour retourner à Tournai (1).

(1) Extrait d'un recueil écrit en flamand, par M. le chanoine J. Tollenaere, 1858.

**Sainte Anne , Réformatrice des Communautés
religieuses.**

Non loin de notre monastère, écrit Dorlandus, se trouve une abbaye de religieuses dont la conduite fut quelque temps fort déréglée, où toutes les lois de la justice et de la discipline furent méconnues; l'abbesse tolérait ces désordres. A sa mort, une autre lui succéda, mais d'un caractère bien différent. Ferme, juste, attachée à sa règle, elle ne pouvait, sans un profond déchirement de cœur, rester le triste témoin de la ruine spirituelle de ses sœurs. Pressée d'un ardent désir de les ramener dans le sentier de leurs saintes institutions, elle mit en œuvre tout ce que son zèle put lui inspirer, prières, menaces, exhortations, bons exemples : ce fut inutilement. Ces pauvres égarées, attachées à leurs coupables habitudes, ne voulaient pas entrer dans une voie si différente de celle qu'elles avaient suivie jusque-là.

La nouvelle abbesse était fort dévote à sainte Anne. Dans son affliction, elle commença à l'invoquer de tout son cœur et avec d'abondantes larmes : O sainte Anne, si vous le voulez, vous pouvez m'aider dans mon impuissance; vous pouvez retirer des abîmes du mal ces brebis que m'a confiées le suprême Pasteur, et les faire rentrer dans la voie de la justice. Comme elle adressait fréquemment cette prière et beaucoup d'autres à sa bonne Mère, le cœur de sainte Anne en fut touché. L'Esprit-Saint changea tout à coup les volontés naguère si rebelles de ces religieuses, il répandit sur elles une telle abondance de grâces, que toutes revinrent à la plus exacte observation de la règle. « *Les pervers se corrigent difficilement,* » dit l'écrivain sacré, une intervention surnaturelle peut seule ramener les âmes perdues. Cette conversion extraordinaire ne laissa donc aucun doute sur l'intervention de la très-sainte mère Anne.

L'abbesse, transportée de joie d'un si grand changement de *la droite du Ciel-Haut*, se dévoua encore plus elle-même, avec ses sœurs, au culte de sainte Anne, à qui elles devaient

toutes la grâce de Dieu et la sainteté de la vie.

Que d'autres pensent ce qu'ils voudront de ce prodige; quant à moi, je le trouve beaucoup plus merveilleux que tous ceux insérés dans ce recueil. Tout est également facile à Dieu, mais il lui est cependant bien plus glorieux de changer subitement des cœurs pervers et de les rendre justes et saints que de ressusciter des morts, ou d'apporter quelque soulagement à nos misères. Délivrer une âme de la mort spirituelle, n'est-ce pas une œuvre mille fois plus belle que de l'arracher au tombeau, pour la faire rentrer dans un corps voué à un nouveau trépas (1)?

Cette supérieure zélée, que la charité ne permettait pas à un auteur contemporain de désigner plus clairement, n'est pas la seule qui ait obtenu un pareil secours de notre Sainte; on pourrait en citer bien d'autres, notamment le vénérable Jean Trithème et sainte Colette, dont nous avons déjà parlé.

(1) Dorlandus, cité par les continuateurs de Bollandus.

**Sainte Anne , Providence des Enfants de ceux
qui la servent.**

Sainte Anne prend réellement un soin particulier des enfants de ses amis ou de ceux qu'on lui confie. Mères chrétiennes, et vous tous qui, par devoir ou par vocation, dirigez les premiers pas de l'enfance, ne dédaignez pas son puissant patronage.

Catherine di Leo , de la vallée de Sainte-Marguerite , en Sicile , diocèse d'Agrigente , était fort dévote à sainte Anne. Elle avait un fils tendrement aimé, nommé Didaco et âgé d'un peu plus de cinq ans. Cet enfant, jouant un jour dans un jardin contigu à la maison paternelle , tomba malheureusement dans une grande pièce d'eau sans qu'on s'en aperçût.

Cependant sa mère, inquiète de son absence, le fait chercher par ses servantes; on le trouva bientôt flottant sur l'eau, la tête appuyée sur

un petit morceau de bois. A la vue de ce spectacle étrange, les domestiques appellent sa mère en poussant de grands cris; celle-ci accourt éplorée, et, n'écoulant que la voix de l'amour maternel, elle descend dans l'eau, pendant qu'une de ses filles la retient par la main; elle ne cesse d'invoquer sainte Anne, s'avance hardiment, et parvient à retirer son fils sain et joyeux.

Dès qu'il fut hors de danger, sa mère lui demanda comment il avait pu surnager si longtemps. Cet innocent enfant lui répondit avec simplicité qu'une dame âgée, vêtue de blanc et semblable à l'image vénérée dans l'église des Frères Mineurs, l'avait soutenu sur l'eau. La mère de Didaco a souvent attesté ce prodige sous la foi du serment, et les prédicateurs de ce temps l'ont plus d'une fois raconté au peuple pour ranimer sa confiance et sa dévotion (1).

(1) Domenico del Burgio, cité par les continuateurs de Bollandus.

**Sainte Anne, Protectrice des Artisans exposés
à des travaux périlleux.**

Un témoin oculaire nous écrit du Tyrol :
« Sainte Anne ne trompe pas la confiance de
» nos pieux montagnards; jugez-en par le fait
» suivant, dont on n'a jamais contesté la par-
» faite exactitude. Les désastres auxquels étaient
» exposés nos mineurs arrivaient si fréquem-
» ment qu'on disait proverbialement : *Femme*
» *de mineur, femme veuve*. On a eu l'heureuse
» inspiration de recourir à sainte Anne; on a
» construit une chapelle en son honneur, et
» tous les mardis les travailleurs s'y réunissent
» et y entendent la messe. Depuis l'adoption de
» cette sainte pratique, il n'est plus arrivé au-
» cun de ces malheurs qui plongeaient autrefois
» tant de pauvres familles dans l'affliction et
» dans le deuil. »

Sainte Anne, Médecin des Malades.

En l'année que les Frères Prêcheurs reçurent à Cologne l'un des doigts de sainte Anne, avec un authentique et des lettres au cachet impérial, il y avait dans cette ville une honnête fille affligée au cou d'une tumeur si douloureuse et si difforme qu'elle était en horreur à tout le monde. Depuis assez longtemps elle s'adressait aux chirurgiens et aux médecins les plus habiles sans en recevoir le moindre soulagement. Elle n'avait plus rien à attendre des ressources de leur art, lorsqu'elle se sentit intérieurement poussée par le Saint-Esprit à mettre toute sa confiance dans la relique de la Sainte. Après de très-ferventes prières, elle alla supplier les Pères Dominicains d'approcher de sa tumeur le doigt de la bonne Mère. O prodige! à peine fut-il en contact avec le cou monstrueux de la pauvre malade que la tumeur disparut sans laisser aucune trace. Sa tête se redressa comme si elle n'eût jamais souffert aucun mal (1).

(1) Dorlandus, apud Bollandum, p. 269.

Sainte Anne , Pain des Pauvres.

Voici un gracieux prodige comme on en trouve souvent dans l'histoire de la dévotion à sainte Anne; il nous peint son amabilité, il nous révèle les compatissantes tendresses de son cœur, surtout en faveur des petits enfants.

L'an 1671, une famine désastreuse affligea le royaume de Sicile et fit périr un grand nombre de ses habitants. Josepha di Carnozzo, de la petite vallée d'Aydone, fut avec ses cinq enfants réduite, comme beaucoup d'autres, à la dernière extrémité. Elle n'avait que son aiguille pour subvenir à ses besoins et à ceux de ses enfants. Un jour ceux-ci, mourant de faim, lui demandent avec des sanglots déchirants un pain qu'elle ne peut plus leur donner. Touchée de la plus vive compassion, fondant elle-même en larmes, elle recourt à sainte Anne, à qui elle avait été jusque-là très-dévote, et lui expose sa détresse

en termes attendrissants. Après sa prière, elle se couvre le visage de ses mains, sans doute pour dérober sa douleur à ses enfants, et dans cette attitude elle s'assoupit de fatigue et de lassitude. Son sommeil ne fut pas long; presque aussitôt réveillée par l'odeur appétissante d'un pain frais, elle regarde de tous côtés, cherche avec empressement, et enfin découvre dans sa corbeille à ouvrage, au milieu de ses instruments de couture et de quelques étoffes, un grand pain frais. Elle rend grâce à sainte Anne, partage ce pain, en donne abondamment à chacun de ses petits affamés, s'en rassasie elle-même, et divulgue partout cette marque de la prodigieuse bonté de sa protectrice. Ses voisins lui demandèrent des fragments de ce pain miraculeux, et le conservèrent religieusement en l'honneur de sainte Anne (1).

(1) Domenico del Burgio, apud Bolland.

Sainte Anne , Joie des Mourants.

Si sainte Anne est prompte à exaucer tous ceux qui l'invoquent durant le cours de leur vie, elle ne saurait abandonner ses amis au moment le plus critique, à celui où son assistance leur est le plus nécessaire pour lutter contre les terreurs de la mort et les derniers assauts de l'ennemi. L'expérience n'a pas encore démenti ce que nous affirmons après tant d'autres, et, soit visiblement par elle-même ou par sa très-sainte Fille, soit par une protection non moins réelle, quoique invisible, et par des grâces décisives, toujours elle visite, console affectueusement et fortifie ses dévots serviteurs dans leurs derniers moments. Contre toute possibilité apparente, elle procure souvent les derniers sacrements à plusieurs personnes réduites à la dernière extrémité, et les aide à bien mourir.

De pieux auteurs rapportent le trait suivant :

Marie apparut à un fidèle serviteur de sa mère quelques moments avant sa mort, et lui dit : « Je vous salue, mon bien-aimé frère. — O Marie ! répondit le pauvre moribond, tout pénétré d'une sainte confusion, ô Marie ! je ne suis pas digne d'être appelé votre frère. » Elle repartit : « Si, Anne, ma mère, votre mère chérie, a toujours été dans votre cœur, vous êtes mon frère, et tous ceux et celles qui l'honorent avec la même piété sont mes frères et mes sœurs. Venez recevoir votre couronne (1). »

Pieux lecteur, nous vous souhaitons cet heureux trépas, ou encore celui du bon Nicolazic, l'instrument dont se servit sainte Anne pour répandre des torrents de bénédictions sur sa chère Bretagne.

Nous citons la notice du P. Arthur Martin.

« Yves Nicolazic prouva par sa piété, jusqu'à la fin de sa vie, qu'il n'avait pas été indigne des hautes faveurs du Ciel. Les événements ne changèrent rien à la simplicité de ses habitudes : loin de se laisser éblouir par l'espèce d'éclat

(1) Joannes Thomas a S. Cyrillo, Mater honorificata.

qui l'entourait à Sainte-Anne, où les pèlerins, surtout les plus distingués, se montraient empressés de le voir et de l'entendre, jamais au contraire il n'éprouva plus d'attrait pour la tranquillité d'une vie inconnue du monde. Ce fut en effet le seul désir de se soustraire à ces marques de considération qui l'engagea à quitter le voisinage du couvent, malgré les offres obligantes et les pressantes sollicitations des Carmes, pour se retirer dans une métairie qu'il possédait à Pluneret. Là, ses jours se passaient, comme autrefois, partagés entre la prière et le travail des champs; seulement, de temps à autre, il allait visiter sa bonne Maîtresse. Les religieux lui tenaient une cellule réservée, et le traitaient en toutes choses comme un membre de leur famille.

Aussitôt qu'ils le surent frappé de la maladie qui l'enleva en six jours, ils le firent transporter sur un brancard dans leur infirmerie. Là, il reçut leurs soins assidus avec une reconnaissance qui s'exprimait souvent par des larmes. La prière favorite qu'il répétait à tout instant dans ses douleurs était celle du Sauveur au jar-

din des Olives : Mon Dieu, que votre volonté soit faite. Ayant reçu les sacrements avec de grands sentiments de piété, il parut entrer en agonie. Son confesseur lui suggérait les derniers actes du chrétien, et n'attendait plus que son dernier soupir, quand tout à coup l'on voit son visage, à moitié glacé par la mort, rayonner d'une sainte joie. Ses yeux se fixaient devant son lit et paraissaient ravis du plus doux spectacle..... On le presse de parler, de dire ce qu'il regarde : « Voici la sainte Vierge, dit-il, et Madame sainte Anne, ma Maitresse. »

Le confesseur eut alors la pensée d'ajouter une nouvelle garantie à la certitude où l'on était déjà de ses révélations. Il court à l'église, et porte avec respect auprès du mourant la statue miraculeuse : « Eh bien ! mon frère, lui dit-il en la lui montrant, sur le point de paraître devant Dieu, êtes-vous prêt à confirmer tout ce que vous avez tant de fois déclaré? — Oui, repartit Nicolazic. — « Et maintenant ne sentez-vous pas envers sainte Anne la confiance que vous avez toujours témoignée, et n'êtes-vous pas bien aise de mourir aux pieds de son

» image, en reconnaissance des grâces qu'elle
» vous a obtenues pendant la vie? — Oui,
» répondit-il encore. » Le Père, ajoutant que le
moment était venu, lui dit de baiser les pieds de
la Sainte en témoignage de sa confiance. Il obéit
avec des marques sensibles de dévotion, et au
même instant il rendit son âme à Dieu. Sa mort
arriva le 13 mai 1645, vers midi, à l'âge de
soixante-trois ans, vingt ans après la découverte
du Bocenno. Il fut enseveli, avec la solennité
d'usage à l'égard des religieux, devant le pilier
qui sépare la chapelle de la sainte Vierge de celle
de sainte Anne, à peu près dans l'endroit où fut
trouvée l'image (1).

(1) Le pèlerinage de Sainte Anne d'Auray, par le P. Arthur Martin.
Vannes, Galles, éditeur, pages 118, 119.

Sainte Anne , Résurrection des Morts.

En l'année 1657, près du château de Maléville, aux environs de Ploërmel, Vincent Rigon, âgé de trois ans, fils du fermier de Maléville, jouait avec un autre enfant, quand l'un des volants d'une énorme porte-cochère s'échappe de ses gonds et l'écrase. Jacques Mahon, couvreur, travaillait en ce moment sur le toit de la grange; entendant la chute de la porte, il tourne ses regards de ce côté, et, ne voyant plus qu'un seul des deux enfants, soupçonne un malheur. Il appelle aussitôt à son aide ceux qui travaillent dans la grange. Henri Rigon et Pétronille Thomas, les parents du malheureux enfant, et trois autres personnes invitées ce jour-là à dîner chez eux, accourent à ses cris. Ils unissent leurs efforts, et, soulevant avec beaucoup de peine le volant écroulé, qu'une garniture en barres de fer et d'énormes clous rendaient très-pesante, ils

trouvent leur fils la tête fracassée, le sang sortait par les oreilles, le reste du corps était broyé. Ses parents le relèvent dans ce pitoyable état, privé, au jugement de tous, de mouvement et de vie, et le portent dans la cuisine de la ferme. Là, éperdus de douleur, ils obéissent à la secrète inspiration de le recommander à sainte Anne, et promettent de le conduire à son sanctuaire s'il revient à la vie.

Aussitôt, à la stupeur de tous les assistants, l'enfant se met à respirer et à parler ; bien plus, les os de la tête qui semblaient avoir été le plus broyés reviennent visiblement à leur place, excepté un seul sous l'oreille gauche, où il reste encore une si grande cavité, qu'on peut y cacher une partie du pouce. Un chirurgien fut mandé, il examina cette dépression et jugea nécessaire de pratiquer une opération afin de ramener l'os à sa place naturelle. Mais le père s'y opposa, espérant de la protection de sainte Anne l'entière et parfaite guérison de son fils. L'événement répondit à sa confiance. En récompense de cette insigne faveur, les parents accomplirent leur vœu et conduisirent leur fils au sanctuaire vénéré, où

une foule considérable entendit avec une grande consolation le récit de ce miracle ; ils en laissèrent le souvenir retracé dans un tableau. Ce monument fut suspendu à la voûte de la chapelle. L'examen juridique de ce fait miraculeux se fit dans la même année devant le curé de la paroisse et les officiers du roi. Six témoins déposèrent de la vérité du fait (1).

(1) Voyez les continuateurs de Bolland., pag. 283.

**Sainte Anne, Délivrance des Possédés,
Défense des Vierges.**

Barbe Heibrant, pieuse fille de Tournai, avait fait vœu de chasteté, et vivait suivant la règle du tiers ordre de saint Dominique. Son père, homme impie et cruel, l'avait maudite à plusieurs reprises, et, sur son refus de se marier, malgré ses instances et ses menaces, dans un accès de colère, il l'avait même donnée au démon, souhaitant qu'elle en fût possédée. Afin d'échapper aux mauvais traitements et à la séduction, elle quitta la maison paternelle et se rendit chez une de ses amies. Là elle espérait pouvoir se consacrer entièrement au service de son céleste époux; mais cette fuite, en déconcertant les desseins de son père, ne fit que provoquer de sa part de nouvelles malédictions avec les vœux les plus diaboliques. Enfin, Dieu voulant tout à la fois éprouver la vertu et la

patience de cette sainte fille, et punir ce père dénaturé en le ramenant à des sentiments chrétiens, permit qu'elle fût réellement possédée d'un démon qui, durant vingt ans, la tourmenta cruellement. Elle fut en proie à des accès douloureux dont elle avait horriblement à souffrir, quand elle voulait se confesser et communier. Les exorcismes de l'Église et les autres moyens surnaturels parurent impuissants contre les violences de l'esprit de ténèbres. Durant dix-neuf ans, elle n'en obtint que des soulagements momentanés. Dieu avait réservé à sainte Anne cette miraculeuse délivrance. Barbe ayant appris les grands prodiges opérés par son intercession à Bottelaere, et principalement la guérison de ceux que le démon tourmentait, fit vœu à l'instant de s'y rendre pour honorer cette sainte Mère. A partir de ce moment, le démon perdit de son pouvoir sur elle, il ne put plus la tenter ni la tourmenter avec la même force. Il se plaignait d'une manière étrange de sa bonne résolution. Tantôt, suivant ses aveux, il ne devait sortir qu'à Bottelaere, devant sainte Anne, dont il ne pouvait supporter l'image; tantôt, en vomissant d'hor-

ribles blasphèmes contre la Sainte, il assurait qu'il saurait bien empêcher sa victime de s'y rendre. Cependant Barbe ne se laissa point effrayer : sur l'ordre de son confesseur, dont elle reçut la bénédiction, elle se rendit à Gand, et de là à Bottelaere, en compagnie des Frères Dominicains à qui on l'avait recommandée; là, sur la fin de l'année 1652, elle reçut, par les mérites et l'intercession de sainte Anne, une guérison parfaite.

D'un autre côté, son coupable père, si longtemps le triste témoin des terribles effets de ses malédictions sur sa sainte fille, rentra en lui-même, pleura son crime avec des larmes amères, fit une confession générale, et obtint des divines miséricordes la grâce d'une mort chrétienne (1).

(1) Extrait du recueil flamand de M. le chanoine Tollenaere.

Sainte Anne , Ressource des Communautés pauvres.

Nous empruntons encore un trait au pieux Dorlandus. Sur le témoignage de son respectable narrateur, nous n'hésitons pas à le reproduire. « De nos jours est arrivé, dit-il, le prodige suivant. Un Ange de Dieu sous la forme d'un pèlerin frappe, vers le coucher du soleil, à la porte d'un monastère de religieuses et y demande l'hospitalité (1). La portière lui répond : Mon frère, je vous recevrais volontiers, mais nous sommes tellement pauvres, notre détresse est si extrême, qu'il nous serait bien difficile de vous fournir les choses nécessaires à votre subsistance. Allez donc, je vous en prie, vous adresser au plus proche hospice, et tâchez de vous faire recevoir. L'Ange fait une nouvelle instance : Ma sœur, c'est ici

(1) A chaque monastère, le lecteur ne l'ignore pas, était annexé un corps de logis pour les étrangers.

qu'on m'envoie, il faut absolument que j'y passe la nuit. La portière répond : Que m'importe celui qui vous envoie ? C'est son affaire ; mais moi, je ne puis vous introduire. Alors l'Ange, ayant recours à la prière, lui dit : Chère sœur, je vous en conjure au nom de la bonne Mère sainte Anne, je sollicite la faveur de rester ici une nuit ; n'est-elle pas assez riche pour vous indemniser vous et votre communauté, et même bien au-delà de ma dépense ? A ces mots la sœur, très-affectionnée à sainte Anne, ouvre aussitôt à l'Ange, et s'empresse de lui servir tout ce qu'elle peut trouver.

» A peine le céleste messenger a-t-il goûté un peu de nourriture, qu'il lui dit : Allez vite et convoquez toutes les sœurs du monastère, il faut que je leur annonce la parole du Seigneur. Celles-ci s'étant réunies, il leur parla de la sorte : « Chères sœurs, Dieu voit d'un œil compatissant et miséricordieux votre affliction et votre pénurie de toutes choses ; il est touché de la détresse que vous avez soufferte jusqu'ici, et il m'a député vers vous pour vous soulager. Vous avez trop négligé, jusqu'à ce jour, le culte de sainte Anne,

Mère de la très-sainte Vierge ; prenez donc courage, et désormais honorez-la plus assidûment : elle vous procurera, avec l'abondance des choses nécessaires à la vie, de grandes richesses spirituelles et un accroissement dans toutes les vertus. Elle est la très-douce consolatrice des pauvres et des affligés, et nul de ceux qui s'adressent à elle ne sera frustré dans son attente. Sainte Anne est le refuge de tous les malheureux : elle tend une main secourable aux naufragés et à tous ceux que la tristesse ou le désespoir consomment. »

Leur ayant ainsi donné par ces exhortations et d'autres, empreintes d'une merveilleuse éloquence, une haute idée de la gloire de sainte Anne, et les ayant remplies de son amour, il tira de son sein un tableau de cette tendre Mère peint avec beaucoup d'art, et leur dit : **Recevez cette image, et que sa vue vous fasse aimer et vénérer Celle qu'elle représente. Je vous promets pour l'avenir les prospérités de la grâce et l'aisance nécessaire à votre saint état. A ces mots l'Ange disparut. Les prédictions du céleste envoyé s'accomplirent à la lettre ; ce monastère, qui avait long-temps souffert d'un dénûment préjudiciable**

à la discipline religieuse, fleurit désormais de toute manière (1). »

Comme on a pu le remarquer plus haut, sainte Anne fut aussi la fidèle pourvoyeuse de sainte Colette, du vénérable Trithème, de la vénérable Mère Anne de Saint-Augustin. Quelle assistance n'a-t-elle pas aussi prêtée à une autre sainte fille du siècle dernier, M^{lle} Jeanne de Lanoue, fondatrice des Pauvres Sœurs de Sainte-Anne!

(1) Dorland., apud Bolland., page 268.

Sainte Anne, Lumière des Aveugles.

Sainte Anne est toujours pleine de bonté : la grâce parfaite dont elle accompagne ses bienfaits en double le prix, mais ses procédés les plus aimables sont, ce semble, toujours en faveur de l'âge innocent. Voyez comme la petite Lucie Ferrantelli recouvre la vue.

« A Burgio, mon pays, raconte un religieux écrivain, au mois de juin 1669, Lucie Ferrantelli, fille du notaire Joseph Ferrantelli, eut les yeux couverts de tant de pustules, qu'à la grande affliction de ses parents, elle en perdit la vue. Les ressources de l'art épuisées, la mère vint à notre couvent, entra dans notre église, et se prosternant devant l'autel de sainte Anne, la pria avec ferveur de rendre la vue à sa fille.

» Un des religieux se trouvait par hasard près de l'autel ; témoin de la douleur de cette pauvre femme, et plein du désir de la consoler en quelque

manière, il saisit un bouquet de fleurs exposé devant l'image de sainte Anne et le lui remit, en lui disant : Portez ces fleurs à votre petite fille ; sainte Anne, je l'espère, lui fera miséricorde. Cette mère désolée reçoit ce présent dans les sentiments d'une extrême confiance, revient chez elle, et en rentrant, dit à ses enfants : Qui veut des fleurs de sainte Anne ? Moi, dit la petite aveugle, au milieu du silence de ses frères, moi, ma mère, je désire les avoir. Elle les prend avec joie, les baise, les applique à ses yeux, et au premier contact, au grand étonnement de ses parents et de toute l'assistance, elle recouvre la vue.

Son père, reconnaissant d'un si grand bienfait, offrit, le mois de mars suivant, un cierge à sainte Anne, et des yeux d'argent, que l'on voit encore jusqu'à ce jour suspendus à son autel. Tant qu'il vécut, il célébra chaque année la mémoire de ce prodige, en offrant un nouveau cierge (1). »

Le petit Laurent Van Melle, fils de Jean Van Melle et de Magdeleine Cornelis, naquit aveugle,

(1) Domenico del Burgio, apud Bolland.

l'an 1642, dans la ville de Gand. Les prunelles de ses yeux étaient tellement contournées, qu'il était impossible d'en voir le blanc. Affligés du triste état de leur enfant, ses parents s'adressèrent à plusieurs médecins. Ceux-ci, après un sérieux examen, déclarèrent unanimement qu'il n'y avait aucun espoir de guérison, et que cet enfant resterait toujours aveugle. Sa mère, après avoir entendu ce fatal arrêt, se tourna du côté du Ciel. Le vendredi saint de cette année, ayant pris la résolution de faire un pèlerinage à sainte Anne, elle la mit à exécution le mardi de Pâques. Elle porta son petit aveugle à Bottelaere, y communia avec ferveur, y offrit un enfant en cire avec deux yeux, suivit la procession de sainte Anne et demanda ensuite la bénédiction de ses reliques. Comment rendre sa surprise et sa joie, quand elle vit les yeux de son fils s'ouvrir peu à peu? Au bout de cinq ou six jours les prunelles avaient entièrement repris leur place naturelle, et depuis, cet enfant a joui du parfait usage de ses yeux (1).

(2) Extrait du recueil flamand de M. le chanoine Tollenaere.

Sainte Anne redresse les Boiteux.

David Bruylant, maître d'école à Gand, boitait depuis neuf ans et ne pouvait marcher sans béquilles. Dans l'espoir d'obtenir sa guérison, il avait déjà fait, mais en vain, plusieurs pèlerinages à Montaigu, à Grammont, à Saint-Adrien. Dieu avait résolu de ne la lui accorder que par l'intervention de sainte Anne. Le 17 septembre de l'an 1642, il vint implorer son secours à Bottelaere. Il n'attendit pas longtemps l'effet de sa prière : il fut guéri à l'instant même et put marcher sans appui. Après avoir remercié sa céleste bienfaitrice, il déposa près de son image, en témoignage de la faveur miraculeuse qui venait de lui être accordée, ses béquilles, dont il n'eut désormais plus besoin ; et le même jour, il retourna à Gand à pied et sans ressentir la moindre trace de son infirmité (1).

(1) Archives de Bottelaere, d'après M. le chanoine Tollenaere.

Nous trouvons, dans les *Annales du Nouveau Monde*, un exemple d'une protection semblable. En l'année 1662, Marie-Esther Ramage, de la paroisse de Sainte-Anne-du-petit-Cap, avait été si douloureusement courbée par la souffrance durant l'espace de dix-huit mois, qu'elle ne pouvait plus se redresser. Obligée de se traîner péniblement à l'aide d'un bâton, elle avait perdu toute espérance humaine de recouvrer la santé. Elle se souvient alors que Louis Guymond, de la même paroisse, avait été soudainement guéri d'une grave affection aux reins, en mettant par devotion trois pierres aux fondements de l'église de Sainte-Anne, que l'on commençait à bâtir. Aussitôt elle invoque la Sainte, la priant de lui faire la même grâce qu'à cet homme. Sa prière est à peine achevée, que son bâton disparaît; elle se trouve sur pied, parfaitement redressée et marchant avec autant de facilité qu'avant sa maladie. Ce prodige a beaucoup servi à confirmer dans la foi toute sa famille, qui avait longtemps vécu dans les erreurs de la Réforme (1).

(2) Relations des Jésuites de la Nouvelle-France. Quebec, 1858.

Sainte Anne, Secourable aux Sourds-Muets.

Sébastien du Bot, de la paroisse de Sainte-Croix, aux environs de Josselin, en Bretagne, tomba, vers l'âge de neuf ans, dans une maladie qui lui ôta l'usage des jambes et de la langue. Olivier du Bot, son père, la confia au patronage de sainte Anne, et, après une année de souffrance, la fit conduire à cheval à la chapelle miraculeuse de la Sainte, à Auray. Arrivée là, elle reprit l'usage de ses jambes, abandonna ses béquilles devant un grand nombre de témoins, et put marcher avec une grande facilité. Mais Dieu ne voulut pas encore lui rendre la parole; il différa cette grâce à un autre temps, en sorte que cette pauvre enfant resta encore plus de dix-huit ans muette. Durant cet intervalle, elle se confessa souvent par signes, et mena une vie édifiante et pieuse. Devenue orpheline par la mort de ses parents, elle entendit raconter les

nombreux miracles obtenus par l'intercession de sainte Anne, et ces récits lui donnèrent une telle confiance, qu'elle résolut de faire un nouveau pèlerinage à la chapelle de la Sainte, espérant obtenir une seconde fois la faveur refusée d'abord.

Accompagnée de son frère Guillaume du Bot et de plusieurs autres personnes, elle arriva, le jour même de la Pentecôte 1646, à la chapelle de Sainte-Anne, vers quatre heures de l'après-midi, au milieu d'un grand concours de pèlerins qui, dans les solennités, ne manquent pas d'y affluer de toutes parts. Elle s'approcha du saint lieu, priant de cœur, car sa bouche était toujours condamnée au silence, entra dans la chapelle avec de grandes marques de piété, et s'agenouilla dévotement au milieu d'une foule de fidèles. Alors le Saint-Esprit, qui en ce jour rendit disertes les langues des Apôtres, afin qu'elles publiassent les grandeurs de Dieu, délia aussi la langue de Sébastienne, pour faire éclater le pouvoir de sainte Anne. Sébastienne demanda à son frère où étaient l'autel et l'image miraculeuse de la Sainte. A ces premières paroles de sa

sœur, Guillaume du Bot ne peut maîtriser son émotion, il verse d'abondantes larmes; et la conduit à la grille qui entoure l'autel. Là Sébastienne continue ses actions de grâces avec des paroles nettement articulées et répond ensuite aux assistants qui l'interrogent à l'envi, pour avoir d'elle-même un témoignage authentique de ce prodige.

Peu après, l'évêque de Vannes fit constater cet événement par une information juridique. D'après l'acte notarié qui fut dressé, douze témoins affirmèrent que Sébastienne avait été plus de dix-huit ans muette; elle-même l'affirma également, et ajouta que dans la chapelle de Sainte Anne elle s'était senti une grande confiance d'obtenir sa guérison (1).

D'après un procès-verbal daté du mois d'octobre 1626, un gentilhomme de Plouec, diocèse de Tréguier, Guillaume de Quellenec, reçut la guérison instantanée d'une surdité de trois ans. Un vœu à sainte Anne la fit disparaître.

Que n'obtiendrait pas la foi bretonne !

(1) Apud Bolland., page 280

Sainte Anne , Force des Paralytiques.

Il est à Bruges, en Flandre, un monastère de religieuses de Sainte-Anne où, de temps immémorial, le culte de cette vénérable Mère fut toujours en honneur, probablement à cause des nombreux bienfaits que ces pieuses filles reçoivent de son patronage et de son intercession. Un tableau de leur église retrace encore le souvenir d'une de ces faveurs signalées : nous allons la rapporter pour la consolation des infirmes.

Marie Auseils, religieuse de cette communauté, était depuis longtemps affligée d'une paralysie ; elle ne pouvait ni se lever de son lit, ni même aller à l'aide d'un bâton entendre la sainte messe. Dans ce triste état, elle devait recourir aux mains et aux pieds de ses sœurs, qui la transportaient charitablement partout où la piété et le devoir exigeaient sa présence. Dans l'impuissance où elle était réduite, la malade n'avait cependant

pas perdu tout courage : un jour, animée d'une confiance extraordinaire en sainte Anne, elle se fit transporter devant le maître-autel qui lui est dédié. Après de longues et ferventes prières, elle sentit les forces lui revenir; il lui sembla entendre l'image même de sainte Anne lui dire; comme Jésus au paralytique : *Surge, tolle grabatum tuum, et esto sana* : Lève-toi, prends ton lit et sois guérie. Elle obéit aussitôt, se lève, et à l'étonnement de tous ceux qu'elle rencontre, emporte, saine et robuste, le brancard sur lequel on l'avait apportée. Au retour du chœur, toutes les religieuses accourent et mêlent leurs transports d'allégresse aux transports de sa reconnaissance et de sa joie. Toutes rendent de communes actions de grâces de cette guérison d'abord, et ensuite de l'insigne faveur de la divine miséricorde sur la maison. On consigna fidèlement ce prodige dans les archives du monastère, et chaque année, jusqu'à nos jours, on en fête la mémoire (1).

(1) Ejeldalphus a Rickel, apud Bolland., pag. 295.

Sainte Anne , Secourable aux Epileptiques.

Cette tendre Mère ne saurait rester insensible à la prière de ces infortunés si dignes de compassion, et si parfois, pour le plus grand bien de leurs âmes, elle ne les délivre pas toujours entièrement de leur triste infirmité, elle ne manque pas de leur obtenir le soulagement et les consolations dont ils ont besoin, avec des grâces exceptionnelles de résignation et de conformité à la volonté divine.

Le 26 juillet de l'année 1662 , Nicolas Drouin, âgé de quatorze ans, de la paroisse de Château - Riché , commença une neuvaine en l'honneur de la très-glorieuse sainte Anne, afin d'être délivré par sa médiation de fréquentes attaques d'épilepsie, qui le mettaient souvent en danger de périr dans les flots, ou au fond de quelque précipice, suivant les endroits où le mal le saisissait. Son espoir et celui de sa famille ne

fut pas trompé. Cet enfant recouvra une parfaite santé, et depuis, il continua tous les ans, avec ses pieux parents, de venir en l'église de Sainte-Anne-du-Petit-Cap, rendre ses actions de grâces à sa maternelle bienfaitrice (1).

(1) Relations des Jésuites de la Nouvelle-France. Québec, 1858.

Sainte Anne, Port des Naufragés.

En 1654, le régiment de Mercœur luttait vainement, sur les côtes d'Italie, contre une furieuse tempête et courait le danger d'un naufrage imminent. Dans cette extrémité, le commandant et les officiers réclament avec confiance le secours de sainte Anne, justement appelée, disent-ils, le port et l'ancre des navigateurs. Délivrés à la suite de leur vœu, ils envoient André Toupin, leur aumônier, fonder une messe à perpétuité dans l'église d'Apt. Cette messe s'est célébrée depuis sous le nom de *messe de Mercœur* (1).

On ne pourrait compter le nombre des ces délivrances prodigieuses, et nous ne devons pas en être surpris : sainte Anne n'est-elle pas le ciel pur et serein dans lequel a resplendi l'Étoile des mers ? Nos marins, habitués depuis plusieurs

(1) Archives de l'hôtel de ville d'Apt, d'après M. X. Mathieu.

siècles aux témoignages journaliers de sa maternelle protection, seraient plutôt surpris de voir leur confiance trompée. Si quelqu'un trouvait notre assertion hasardée, qu'il fasse un pèlerinage à Auray, il ne tardera pas à nous absoudre de tout reproche d'exagération.

Nous empruntons encore quelques traits à des recueils étrangers.

Gabriel Aydone, riche négociant de Trapani, avait conçu, dans ses rapports familiers avec le vénérable Innocent de Clusa, une haute idée des mérites de sainte Anne, et par suite il s'était épris envers elle de la plus tendre dévotion. Sur le point d'entreprendre, pour des affaires urgentes, une traversée de Sicile en Sardaigne, il se recommanda d'abord avec ferveur à sa patronne, et s'embarqua ensuite à bord d'un bâtiment neuf et fort solide. La navigation fut heureuse jusqu'à la hauteur de Maritamo; mais en vue de cette île, son œil découvrit à l'horizon trois nuages de sinistre apparence, signe infail liblé d'un orage prochain. Toutefois, le vent étant favorable, il engagea le patron du navire à continuer sa route. Ils n'étaient pas encore à la

moitié de leur voyage, qu'un vent contraire s'élève, et si violent, qu'il déchire les voiles et brise les antennes. Alors notre pieux négociant engage les matelots à recourir à sainte Anne : ceux-ci, hors d'eux-mêmes, et comme fous de désespoir, lui répondent qu'il n'est plus temps de prier, mais de pourvoir à son salut, et qu'il ne reste, pour échapper à une mort certaine, que la chance de se sauver à la nage. Gabriel, ne pouvant ni les calmer ni les convaincre, ne cessait de se recommander à sainte Anne, quand tout à coup le navire désemparé sombre et disparaît dans l'abîme avec tout l'équipage ; pas un seul homme n'échappe à la mort. Seul, Gabriel surnage et, dans ce moment critique, avec une foi plus vive encore, redouble d'instances, et pousse des cris suppliants vers sa protectrice. Sa lutte contre les flots n'est pas longue : il voit aussitôt accourir sa bienfaitrice sur les ondes, il l'entend lui dire : « Gabriel, ne craignez point ; ayez confiance, je suis ici pour vous retirer de ce danger. » A ces mots, sainte Anne le saisit par le bras, l'emporte sur les eaux, le pose doucement à terre et disparaît. De retour à Trapani,

Gabriel Aydone raconta souvent ce prodige avec une grande effusion de reconnaissance et de larmes, et par son exemple, contribua beaucoup à répandre parmi ses concitoyens la dévotion à sainte Anne (1).

Au mois de février de la même année, un habitant de la même ville de Trapani, Paul Marcianite, que ses affaires appelaient à Naples, monta à bord d'un bâtiment frété par Jérôme Confalone. Le vent, d'abord favorable, changea dès le début de la traversée, et souffla bientôt avec tant de furie qu'on fut contraint de jeter la cargaison à la mer; puis, coup sur coup, la mâture fut brisée, les voiles volèrent en lambeaux, et le gouvernail fut emporté par la violence de la tempête. Désespérant de sauver leur corps, les marins et les passagers songèrent alors au salut de leur âme. Trois religieux du tiers-ordre de Saint-François, qui se trouvaient à bord, exhortaient l'équipage à implorer les divines miséricordes et à recevoir l'absolution. Mais pendant cette pieuse préparation à la mort, le bâtiment donna sur un

(1) Apud Bolland, p. 292, 26 julii.

écueil et se partagea en deux. Aussitôt chacun saisit la première planche qui lui tombe sous la main, et avec son aide tente de se soutenir sur les vagues, mais nul n'échappe à la mort, excepté Paul Marciante et son fils âgé de quinze ans. Celui-ci, en invoquant le très-doux nom de Jésus, fut porté sur le rivage par une main invisible. Son père, cramponné à une planche, était ballotté sur les flots; pour comble de malheur il heurta violemment une grosse pièce de bois, fut gravement blessé, et sa planche lui manqua. Alors notre pauvre naufragé se souvenant de sainte Anne, l'appelle avec une foi vive à son secours. Aussitôt il se sent soulevé sur la mer et porté à terre d'une manière qui lui est restée inexplicquée. Déposé sur le rivage il ne cesse de prier sainte Anne, puis, apercevant au loin, dans les terres, une faible lumière, il s'y traîne comme il peut. Là, un charitable vieillard l'accueille et le réchauffe dans sa cabane (1).

(1) Apud Bolland, 26 julii, p. 293.

Sainte Anne, Secours des Pestiférés.

Claude Robert, dans sa *Gallia Christiana*, page 393, cite le procès-verbal suivant. Nous le traduisons :

« L'an du Verbe incarné 1531, le 7 du mois
» de septembre, les habitants de Dijon, publi-
» quement assemblés sous la présidence de leurs
» vénérables seigneurs ecclésiastiques, à l'occa-
» sion de la peste qui, depuis plusieurs années,
» exerçait ses ravages dans leur ville, et par l'au-
» torité et du consentement de Monseigneur
» et Très-Révérénd Père en Jésus-Christ, Claude
» de Long-Vic, Duc-Evêque de Langres et Pair
» de France, et de Maître Nicolas Gauthier,
» chantre de la Sainte-Chapelle, vicaire géné-
» ral, ont fait vœu de célébrer chaque année
» une fête en l'honneur de sainte Anne, mère
» de la Vierge Marie, d'y communier et de so-

» lenniser cette journée avec la même pompe et
» le même honneur que celle de la résurrection
» de Notre-Seigneur.

» Afin d'assurer l'accomplissement de ce vœu
» et de le perpétuer, ces mêmes seigneurs ont
» encore statué ce qui suit. Chaque année on
» fera une procession solennelle le dimanche ou
» la fête qui précède immédiatement celle de
» sainte Anne, suivant qu'il paraîtra plus con-
» venable aux autorités ecclésiastiques; et un
» prédicateur, en annonçant cette solennité du
» haut de la chaire, exhortera chaque habitant
» à remplir son vœu de la manière qu'il a été
» émis, c'est-à-dire à confesser ses péchés, à
» se disposer à recevoir dignement la sainte
» Eucharistie, le jour de sainte Anne, comme
» chacun s'y est engagé, de peur que le Seigneur,
» irrité de l'oubli de cette promesse, ne per-
» mette de nouveau l'invasion du fléau dont la
» ville était ravagée lors de l'émission de ce
» vœu, et dont elle a été délivrée par les merites
» et l'intercession de sainte Anne, après l'avoir
» émis. Daigne à jamais détourner de nous un
» semblable malheur, ce Dieu très-bon et très-

» grand, qui vit en Trinité parfaite, et règne
» dans les siècles des siècles. Amen. »

Dijon, autrefois si fervente et si dévote envers sainte Anne, n'a pas été la seule ville de France à ressentir sa protection durant les ravages de la peste, ou d'autres fléaux de la colère divine. Bien longtemps avant, une ville autrement privilégiée, trouvait dans le riche dépôt, son précieux héritage, une sauvegarde puissante contre des calamités semblables.

« En 1365, une maladie épidémique fit en peu
» de temps beaucoup de ravages dans Apt, sans
» qu'on pût trouver le moyen d'en arrêter le
» cours. Dans cette extrémité, une personne
» pieuse, atteinte du mal, se voue à sainte Anne
» et recouvre miraculeusement la santé. Chacun
» alors à son exemple implore la Sainte, et le
» soulagement est si prompt que personne ne
» doute qu'il n'y ait là une véritable protection
» du Ciel. En 1373 le peuple est pleinement
» confirmé dans cette croyance. La ville, cette
» année-là profondément affligée, se met sous la
» protection de la Sainte, par un vœu public
» de ses magistrats, et elle est délivrée d'une

» maladie qui, dégénérant en cruelle peste, dé-
» sole la province. Les étrangers, ayant eu re-
» cours au même moyen, en éprouvèrent les
» mêmes effets (1). Et de nos jours, quand une
» maladie inconnue aux siècles passés déjoue,
» par sa malignité, la science comme les prévi-
» sions humaines, et jette, surtout à des périodes
» réglées, la désolation et la mort; quand les
» villes du voisinage sont plus ou moins affli-
» gées, Apt alors élève des mains suppliantes
» vers sa patronne, et seule elle est épargnée, à
» cinq différentes reprises, quoique de tous les
» lieux déjà infestés on soit venu chercher un
» asile dans ses murs (2). »

(1) Archives de l'Hôtel de Ville d'Apt, d'après M. X. Mathieu.

(2) *Dévotion à sainte Anne*, p. 14, par le même.

Sainte Anne, Trésor des Familles en détresse.

Un père de famille de Renaix était tombé, par une longue suite de malheurs, dans la dernière misère. Il dut renoncer à son petit commerce, abandonner son logis, s'adresser à la charité publique et mendier son pain. Dans son infortune ses pensées se portaient tantôt vers le bien, tantôt vers le mal, et l'agitaient en sens divers ; cependant, malgré les ruses du démon habile à profiter de cet état de fluctuation entre le devoir et le crime, il eut recours à sainte Anne, adopta quelques pratiques de dévotion en son honneur, et la pria avec confiance de venir à son aide. Depuis cette résolution, comme il l'a déclaré lui-même, la bénédiction du Ciel est descendue sur lui et sur sa famille ; il a rétabli ses affaires et maintenant, 1716, il se trouve dans une situation plus prospère qu'avant ses malheurs. Aussi

se plait-il à le reconnaître et à le publier hautement, ces bénédictions ne peuvent lui venir que de sainte Anne, dont il est allé vénérer l'image et les reliques à Bottelaere (1).

(1) Extrait du recueil flamand, de M. le chanoine Tollenaere.

Sainte Anne, Chemin des Voyageurs.

Sainte Anne semble garder ses véritables enfants comme la prunelle de ses yeux.

Nous lisons dans une vie abrégée de la vénérable Mère Anne de Saint-Augustin :

« La servante de Dieu avait passé vingt ans au » monastère de la Xara, et il y avait environ » quatre mois que la nouvelle église était achevée, lorsqu'elle partit de cette maison pour » faire une nouvelle fondation. Elle était accompagnée du Père Jean de Jésus, définiteur. Elle » voulut avoir pour compagne et protectrice du » voyage et de la nouvelle fondation sa grande » avocate, sainte Anne, et elle emporta de » Villanova-de-la-Xara l'image miraculeuse » dont nous avons fait mention (1). La Sainte » lui fit éprouver les bienfaits de sa présence,

(1) Voir le chapitre XV

» surtout en la délivrant d'un grand danger dans
» son voyage.

» Elle devait faire une partie de la route sur
» la rive d'un fleuve : soit par négligence du
» cocher, soit par la pétulance des chevaux, ou
» plutôt par la malice du démon, qui, avant le
» départ, s'était montré visiblement à sœur
» Anne, la menaçant d'un grand malheur,
» comme elle le raconte elle-même, pour la dé-
» tourner de l'obéissance et d'une œuvre si glo-
» rieuse pour Dieu, on vit plusieurs fois la
» voiture où était la servante de Dieu en péril
» évident de tomber dans le fleuve et par
» cette raison les personnes de sa suite la priè-
» rent, à plusieurs reprises, de descendre pen-
» dant ce trajet. Mais remplie de confiance
» dans la protection de sainte Anne, elle dit
» qu'elle ne voulait pas faire cette injure à sa
» puissance, en se livrant à la crainte. En effet,
» la compagnie, qui était descendue et sui-
» vait la voiture, vit, par un prodige évident,
» les roues d'un côté tout à fait hors de la voie
» du rivage, se mouvoir en l'air, sans soutien,
» au niveau de celles de l'autre côté qui pesaient

» sur la terre, sans que la voiture fût le moins
» du monde inclinée du côté de l'eau ; tout le
» monde en fut dans l'étonnement. Nous n'a-
» vons pas lieu de douter de ce fait, parce qu'il
» fut observé, non par un seul témoin, mais
» par toute la société, pendant un trajet notable
» du voyage, comme on le rapporta ensuite à la
» servante de Dieu (1). »

(1) *Vie de la vénérable Mère Anne de Saint-Augustin.* Paris,
A. Jeanthon, libraire, 1885.

Sainte Anne guérit les Estropiés.

Françoise Rorspoedt, femme d'Adrien Porrye, née et demeurant à Gand, s'était contusionné le bras dans une chute : les meurtrissures étaient graves et dangereuses, et loin de céder à l'action des remèdes, elles dégénérent vers le coude en un abcès qui fit craindre la gangrène et ses funestes suites. Après quinze jours d'un traitement inutile, elle se rendit à Bottelaere, accompagnée de quelques amies, de manière à s'y trouver un mardi, jour consacré à sainte Anne. Dès qu'elle y fut, elle éprouva des douleurs plus intolérables encore, elle s'abandonna à la tristesse et au découragement. Elle découvrit son bras à plusieurs personnes, notamment au médecin de Bottelaere. Tous furent effrayés de sa difformité. Cependant, malgré son abattement, la malade retourna encore une fois seule à l'église, et, prosternée devant l'autel et l'image de sainte Anne,

elle répandit son cœur avec des larmes abondantes ; elle exposa son infortune avec de profonds gémissements, elle pria la Sainte d'avoir pitié d'elle et de la guérir. Elle persévérait depuis une heure dans ses humbles instances, lorsqu'elle sent tout à coup ses douleurs s'évanouir : elle découvre son bras et le trouve parfaitement guéri ; transportée de joie, elle sort de l'église et court le montrer aux personnes qui le matin même l'avaient vue dans un état si dangereux. Parmi ces personnes se trouvait un hérétique qui ne croyait pas à la puissante intercession des saints ; frappé de ce prodige, il se convertit aussitôt sincèrement. Plus tard il entra dans la Compagnie de Jésus, dont il devint un membre très-édifiant (1).

(1) Recueil de M. le chanoine Tollenaere.

**Sainte Anne, Refuge des Mères inquiètes
sur le salut de leurs enfants.**

Combien d'autres Moniques, si nombreuses dans ce triste siècle, verraient sans doute, promptement, la fin de leurs pieuses sollicitudes, si elles recouraient à sainte Anne !

Une vertueuse mère de famille, de la paroisse de Wabbeke, fit cette heureuse expérience dans le mois de septembre de l'année 1716. Son fils, tombé subitement dans une grave maladie, était depuis trois jours sans parole et sans connaissance. Son pasteur était venu plusieurs fois le visiter, dans l'espérance d'entendre sa confession, mais inutilement ; on commençait à craindre sérieusement pour le salut de ce jeune homme, que la violence de ses passions faisait supposer dans un fâcheux état de conscience. Dans son angoisse sa mère s'adresse au Ciel et promet, avec ses autres enfants, un pèlerinage,

nu-pieds, à Bottelaere. A peine a-t-elle fait cette promesse, que son fils recouvre subitement l'usage de la parole, fait sa confession, reçoit les sacrements, et, ayant de nouveau perdu connaissance, ne tarde pas à expirer (1).

(1) Recueil de M. le chanoine Tollenaere.